

La vie et rien d'autre

Xiao Wu, artisan pickpocket de Jia Zhang Ke

Gérard Grugeau

Number 101, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24127ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2000). Review of [La vie et rien d'autre / *Xiao Wu, artisan pickpocket* de Jia Zhang Ke]. *24 images*, (101), 48–48.

Xiao Wu, artisan pickpocket de Jia Zhang Ke



Radiographie sans concession d'une nouvelle Chine.

LA VIE ET RIEN D'AUTRE

PAR GÉRARD GRUGEAU

Le cinéma indépendant bouge en Chine. De nouvelles formes artistiques moins académiques et moins calibrées pour les festivals internationaux émergent en marge des studios. Osant, quoique encore timidement, enfreindre certains tabous de la représentation, un cinéma à contre-courant, plus franc-tireur, se risque aujourd'hui à rendre compte d'une société chinoise contemporaine en plein bouleversement (voir *The Postman* de He Jian Qing, *Hommes et femmes* de Liu Bingjian, tourné clandestinement, *Frozen* ou *So Close to Paradise* de Jidu Hanleng). De nouveaux partenariats, avec Hong-Kong notamment, contribuent peu à peu à l'éclatement d'une production soucieuse d'échapper à la sclérose des codes de l'industrie et des cadres économiques contraignants. Tourné artisanalement en 16 mm avec des comédiens non professionnels (et interdit de projection depuis dans son propre pays), *Xiao Wu, artisan pickpocket* du jeune cinéaste Jia Zhang Ke constitue à cet égard une vraie révélation.

Le film suit le parcours d'un petit pickpocket rejeté plus avant dans la délinquance par une société hypocrite, vendue à l'argent, qui favorise l'avènement d'une nouvelle classe de parvenus corrompus, tout en marginalisant des couches entières de la popu-

lation. Sur fond d'amitié trahie, d'amour impossible et de déliquescence familiale, *Xiao Wu* fait la radiographie sans concession d'une nouvelle Chine ayant perdu ses repères et guettée par le vide. Tout l'art du récit chez Jia Zhang Ke consiste à nous immerger dans cette nouvelle réalité par le biais d'un personnage sans envergure (Wang Hong Wei, remarquable de spontanéité sensible) auquel on s'attache profondément jusqu'à son humiliation finale. Xiao Wu est arrêté et attaché dans la rue, sous le regard curieux et surpris des passants. Happé malgré lui dans les rets du dispositif cinématographique soudainement révélé, l'un des badauds fixe l'objectif et nous renvoie par ce regard-caméra à notre statut de spectateur-voyeur. On comprend alors que, pour le réalisateur, le cinéma est indéniablement un exercice du regard qui se paie de sa personne, au risque de tous les inconforts. Placée sous le signe d'une libération salutaire qui n'est pas sans rappeler les débuts de la Nouvelle Vague (équipe de tournage légère, prise de son souvent directe, pellicule sensible qui évite le recours aux éclairages artificiels), la mise en scène de Jia Zhang Ke nous en fournit les signes éclatants. Rarement le réel, donné à voir sans apprêts, aura-t-il investi le cadre de façon aussi stimulan-

te et convaincante pour servir la fiction, l'alimenter de ses motifs hasardeux («Il faut saisir la chance au piège, car il n'y a de beauté qu'accidentelle», disait Cocteau). Rarement un film aura-t-il autant respiré, vibré de l'intérieur pour faire advenir l'indicible, l'impalpable. Intégrant dans un même continuum (constamment en quête de l'image juste) des séquences plus construites et des scènes de rue prises sur le vif, la mise en scène fait subtilement écho aux errements intérieurs d'un personnage ne parvenant plus à trouver de point d'ancrage dans un environnement qui lui est devenu étranger. Le temps d'une émouvante histoire d'amour avec une jeune prostituée chanteuse de karaoké, tout redevient brièvement possible et le film inscrit alors dans la durée un vrai rapport à l'altérité. Et c'est magnifique! On déambule dans

la ville. On s'approprie, on essaie de marcher au même niveau. Dans une chambre traversée par les bruits de la rue ou dans un bain public désert, on donne le temps au temps pour ressentir et échapper momentanément à la société marchande qui régit les vies. Et les deux protagonistes de fusionner le temps d'une chanson sans lendemain reprise à l'unisson. En de longs plans ou par ellipses, le film saisit ainsi au vol de purs lambeaux de vérité parce qu'il ose affirmer une présence là où ça résiste, là où le réel sollicite ne demande pourtant qu'à s'engouffrer pour peu qu'on sache l'accueillir. Pour qui sait attendre et voir, la dérive de Xiao Wu, rejeté en dernier lieu par sa famille et mis au ban de la société (malgré les déchirements du commissaire, illustration supplémentaire du regard généreux du cinéaste), n'en devient que plus bouleversante. Figure condamnée par un régime sans âme, Xiao Wu est ultimement sauvé par le cinéma. Jia Zhang Ke est un «artisan pickpocket» du réel avec lequel il faudra désormais compter. ■

XIAO WU, ARTISAN PICKPOCKET

Chine 1997. Ré. et scé.: Jia Zhang Ke. Ph.: Yu Lik Wai. Son: Lin Xiao Lin. Int.: Wang Hong Wei, Zu Bai Tao. Couleur. 108 minutes.